

J.J. Baron

La marque de l'Aspic

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© J.J. Baron, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Prologue

Kandahar, septembre 2007

Deux hélicoptères Griffon CH-146 volaient dans le ciel de Kandahar à quelques kilomètres au-dessus de l'aéroport international afghan. À l'horizon, le soleil se couchait tout doucement, disparaissant derrière les montagnes arides et ensablées de la région. Déjà, l'on entendait le bruit des rotors qui battaient l'air et qui sans cesse se répercutaient de plus en plus fort au fur de son approche. Deux signaleurs prirent aussitôt position balisant les emplacements où devaient atterrir les appareils. Lentement sous la dextérité émérite des pilotes, les aéronefs touchèrent le tarmac en faisant voler poussière et petits débris à quinze mètres à la ronde. Les pauvres signaleurs durent baisser la tête pour éviter de perdre leurs lunettes de soleil, leurs casquettes, ou d'être aveuglés par les gravats qui tournoyaient dans tous les sens. Déjà, avant de couper les moteurs, les mitrailleurs de bords sautèrent au sol, laissant aux autres occupants l'accès libre afin de quitter les habitacles. Cinq hommes par hélicoptère foulèrent l'asphalte chaud, tous équipés de leurs uniformes de camouflage du désert, casques et armements. Certains saluèrent les équipages pour ensuite se

regrouper et se diriger vers le cantonnement canadien. Ces soldats faisaient partie de la force internationale d'assistance et de sécurité de l'OTAN, soit en abrégé, le FIAS. Les dix militaires appartenaient à une unité tactique du Royal 22e Régiment, envoyé avec le contingent canadien pour mettre un terme au régime répressif des talibans et d'Al-Qaeda. L'on faisait appel à cette petite escouade pour des missions de recherches et destructions, plus faire la chasse aux individus ayant leur tête mise à prix par les alliés. Un gaillard d'un mètre quatre-vingt, le lieutenant Richard Mayrand, se tourna vers le groupe en enlevant son casque.

— Allez, les gars, aller faire ce que vous faites quand vous n'êtes pas sur le terrain. Foutez le camp, je ne veux plus vous voir. Moi je vais au rapport. Lança à la rigolade le jeune officier de trente ans aux cheveux pâles.

— Hé, ho, vous m'oubliez lieutenant? Riposta la seule femme du peloton répondant au nom de Linda Arcand, petite, robuste et trapue d'un mètre soixante-dix. Elle avait une chevelure châtain montée en chignon et les yeux d'un vert émeraude. Elle passa son fusil automatique C7A2 sur son épaule, et avant qu'elle n'eût le temps de rajouter quelque chose, un camarade lui asséna une taloche sur une omoplate. Le confrère en question était un géant de deux mètres, bâti comme une armoire à glace du nom de Marc Durand, alias Machine Gun, tenant dans son autre main une mitraillette C6 semi-lourde, comme s'il s'agissait d'un sac de plumes.

— Ben quoi, tu ne fais pas partie de la bande ?

— Ne me dis pas que tu t'prends pour une demoiselle, Angel ? Rajouta Logan Lopez, un hispanique d'un mètre soixante-quinze, les cheveux et yeux de la couleur de l'ébène.

— Jamais, j'aurais osé te rabaisser à ce niveau, voyons Angel. Dégluti Mayrand avec un sourire narquois, ce qui fit éclater de rire les hommes de l'unité. Arcand grimaça de mécontentement

signant son supérieur d'un doigt d'honneur, puis imita ses amis enjoués. Un G Wagon, véhicule utilitaire léger aux couleurs de l'environnement, stoppa non loin des dix soldats, faisant crisser ses pneus. Un individu portant un béret affublé de la fameuse épinglette du castor supportant une couronne sur son dos, avec l'inscription « Je me souviens » en dessous, en sortit pour se diriger vers eux. Il se présenta devant Mayrand et le salua selon son rang, comme la coutume l'exige.

— Caporal Demers, lieutenant. Le major Ramsay désire vous voir sur le champ, monsieur. Vous devez m'accompagner. Dit-il simplement, restant au garde-à-vous.

— Bordel, j'gager qu'on aura pas droit à un moment d'repos. Grogna subitement Sylvio Marone, surnommé Sly, l'un des italiens francophones du peloton. Ils étaient trois en tout, Eugenio Carpo, dit Carp, caporal-chef et ensuite venait Ricardo Marconi appelé du diminutif de Rico.

— Bâtard non... j'ai besoin d'un break moi. Pitié lieutenant. Geignit Joshua Tremblay, originaire du Saguenay, né d'une mère montagnaise. Il était musclé et athlétique, aux cheveux noirs et aux yeux gris acier. Un soldat âgé de vingt-trois ans que l'on surnommait Jo ou l'indien. Sa plainte se propagea au sein de l'unité, qui tous, l'imitèrent en déblatérant des protestations diverses.

— Okay, on se calme, je vais aller voir ce qui en est, et déciderai de ce que je peux faire. En attendant, allez à la cantine, y en a sûrement parmi vous qui crève de faim ou de soif. Coupa sérieusement l'officier, refroidissant les esprits qui feignaient de s'échauffer, mais signifiaient tout de même leur désaccord. Mayrand se tourna vers Marconi sur sa gauche, lui-même au côté d'un militaire plus âgé de dix ans, blond un mètre quatre-vingt et du nom de Daniel Dubois, dit Danny. Il était de bonne carrure avec de larges épaules avec des prunelles d'un bleu pur.

— Rico, tu viens avec moi, mon vieux. Ordonna gentiment le lieutenant à l'adresse de l'italien, l'invitant à le suivre de son index.

— Oui, Ricky, acquiesça Ricardo. Puis il porta son attention sur son compagnon Dubois à sa gauche. Toi l'vieillard tu attends mon retour et tu restes tranquille, compris? L'interpellé s'esclaffa en le bousculant amicalement de la main.

— Ben sûr, qu'est-ce que tu veux que je fasse?... Je serai à la cantine avec les autres.

— Ben moi, si j'peux dégager, ce n'est pas de la cantine dont j'ai besoin là, annonça le dernier des fantassins camouflés. Un dénommé Serge Gilbert, que l'on s'amusait à appeler Gil. Un grand maigrichon d'un mètre quatre-vingt-cinq aux cheveux et yeux bruns. Malgré sa corpulence, il était un type coriace et costaud, qui avait plus d'une fois fait ses preuves. Mais des latrines. J'ai une de ces envies de...

— La ferme Gil, on n'est pas intéressé par tes histoires de merde, trancha rapidement Angel, qui s'éloignait en rigolant avec ses confrères d'armes. Les cuisines se trouvant à peine à une centaine de mètres des pistes d'hélicoptères. De leur côté, Mayrand et Marconi remirent leurs fusils C7A2 à l'équipe, ensuite s'engouffrèrent dans le G Wagon en compagnie de leur chauffeur, qui démarra pour disparaître entre les baraquements. Le trajet ne dura que quelques minutes, et le véhicule couleur camouflage se gara devant une bicoque de bois au toit de tôle. Contre le mur près de la porte un écriteau identifiait clairement l'occupant de l'abri. On pouvait y lire les mots peints en noirs « Major Robert Ramsay ». Ils pénétrèrent dans une petite antichambre, meublée de quatre chaises et deux tables basses aux extrémités ensevelies sous des magazines variés. Le caporal Demers les devança et leur demanda de patienter le temps de

s'informer si le Major pouvait les recevoir. Il disparut derrière une porte, laissant les deux hommes seuls pendant un court instant. Le battant pivota et Demers les invita à entrer, puis il referma dans leurs dos. Le duo se mit au garde-à-vous, saluant leur supérieur bien assis à un lourd bureau, papotant dans des filières.

— Lieutenant Mayrand et sergent Marconi, heureux de vous revoir de retour de mission messieurs. Lança le major en terminant de ranger des documents sur le meuble, puis il leva la tête et s'aperçut que les nouveaux venus étaient toujours en attention. Repos, et prenez place sur les chaises, s'il te plaît. Tout s'est bien passé là-bas, des blessés, des morts?

— Nous sommes tous revenus, monsieur. Aucune perte ou blessé de notre côté. Les forces ennemies ont été anéanties, et nous n'avons pu faire de prisonniers, aucun d'eux ne voulait se rendre. Alléqua aussitôt l'officier subalterne tout en s'assoiant sur le siège désigné, imité par le jeune italien. Je consignerai tout cela dans mon rapport plus...

— Oubliez votre rapport pour le moment, Richard. J'ai un autre boulot plus urgent pour vous et votre équipe.

— Sauf votre respect, Major Ramsay, mes hommes et moi arrivons à peine de mission, et nous avons besoin de repos. Un break bien mérité. Bien appuyé sur son dossier, les doigts croisés sur le ventre, le haut gradé les toisa un instant d'un air perplexe. Il haussa les sourcils, et allongea une main pour agripper une feuille sur le pupitre à sa gauche.

— J'ai ici un communiqué des américains, qui stipule que le saoudien recherché du nom de Osama El-Agadir, dit l'Aspic, se terrerait dans le sud-ouest de Kandahar tout prêt de Panjwaye. Avant d'abaisser le document, Ramsay leva les yeux sur les deux hommes devant lui, puis ajouta ; si j'ai bonne mémoire lieutenant, n'est-ce pas vous qui avez juré de le capturer ou de l'éliminer, quelque soit l'heure où le moment?

Un éclair d'intérêt passa dans les prunelles de Mayrand et de Marconi, qui s'échangèrent un regard complice en entendant prononcer le nom du saoudien. Cet homme était responsable de la mort de beaucoup de soldats autant canadiens qu'américains. Il était un tireur émérite et commandait un petit groupe de rebelles afghans semant troubles et terreurs dans tout le territoire de la province de Kandahar. Chaque fois qu'il abattait un militaire de la coalition internationale, il laissait derrière lui sur sa position de tir, une douille et une carte sur laquelle figurait un serpent lové sur lui-même. On pouvait également y lire des caractères musulmans qui se traduisaient par ces simples mots : pour Allah. Une énorme récompense était offerte à quiconque permettrait de le localiser et de conduire à son arrestation afin de l'empêcher de nuire aux forces de la paix.

— Moi, j'y vois une excellente opportunité de nous débarrasser enfin de ce fils de pute. À moins que vous ne préféreriez prendre un p'tit « break », je passerai ça à un autre... Ajouta le major d'un ton mi-sérieux, mi-plaisantin, mais, il fut rapidement interrompu par Marconi.

— On s'en occupe, monsieur. Il n'est pas question qu'un autre corps intervienne sur ce coup-là.

— C'est à nous de régler ce dossier. Compléta à son tour Mayrand en se relevant de sa chaise. Quand devons-nous partir?

— Sur le champ, lieutenant, heureux de savoir que vous vous chargiez de cette mission. Voilà les coordonnées où vous pourrez trouver cet emmerdeur d'arabe. Fit Ramsay en se mettant également sur pied. Il se déplaça vers une grande carte épinglée au mur, détaillant les bâtiments et rues de la ville. Puis, du doigt démontra, ou, selon les directives, se cachait leur cible. Les hélicos vous déposeront sur ces toits environnants, et

demeureront dans le secteur et seront vos appuis aériens en cas de coups durs. Des questions ?

Les deux hommes hochèrent négativement la tête, et le major remit l'information au lieutenant Mayrand. Ils se serrèrent mutuellement les mains et après un bref salut, Marconi et son supérieur quittèrent l'office de Ramsay. Privés cette fois d'un transport, les deux militaires durent refaire le trajet en sens inverse à pied. Presque arrivé à leur point de départ, Mayrand donna des consignes à Rico.

— Va regrouper et préparer la bande, moi de mon côté je vais discuter avec les pilotes des hélicos afin que l'on décolle le plus rapidement possible. N'oublie pas de me ramener mes armes. Rendez-vous sur le tarmac dans vingt minutes. L'italien acquiesça, salua l'homme et tous deux se séparèrent. Une courte marche le mena à la cantine du camp, où se trouvaient des coéquipiers surveillant leurs matériels, conversant à l'extérieur avec des individus d'un bataillon différent. Il reconnut aussitôt Marc Durand, impossible à manquer de ses deux mètres de haut. Près de lui se tenait Carpo, Gilbert et Lopez vantant leurs prouesses devant de jeunes soldats fraîchement débarqués en Afghanistan. Le premier, Durand, aperçut le sergent-chef Marconi s'approcher, et donna un coup de coude à Lopez pour le faire taire.

— Alors chef, quelles sont les nouvelles?... Allons-nous profiter d'un bon repos, comme on le mérite? Se risqua à demander le géant.

— Ouais sergent, soyez cool, quoi. Laissa tomber Logan Lopez, en se débarrassant de son mégot d'une chiquenaude. Marconi s'immobilisa à deux pas du groupe d'hommes, et du pouce désigna les novices.

— Vous trois, dégagez... Toi, Lopez va chercher les autres, j'espère qu'ils sont toujours à l'intérieur? Le trio de bleu ne se fit pas prier pour s'éloigner, tandis que l'hispanique ne se priva pas de rebiffer.

— Come on, man, on a fait ce qu'on nous a demandé de faire, soyez sympa, j'suis crevé moi, et les autres aussi, suis sûr.

— Tu la fermes Lopez, et tu fais ce que je te dis, va chercher les hommes tout de suite. Jeta sèchement l'italien, les sourcils plissés, à l'adresse du houspilleur. Celui-ci grimaça et en quelques pas disparut dans le baraquement en grommelant. L'attente fut brève et les cinq compagnons sortirent de la cantine dont certains exprimaient leurs mécontentements, mais Rico ne se laissa pas intimider.

— Oui, je sais, vous êtes fatigués et crevés. Mais maintenant, vous allez fermer vos gueules et écouter ce que j'ai à vous dire, nous n'avons pas beaucoup de temps. Le lieutenant et moi avons fait de notre mieux pour vous faire accorder un repos, mais l'on nous a offert un boulot que nous ne pouvions pas refuser...

— Quel genre de travail peut être plus important qu'une pause méritée, sergent? Osa couper Linda Arcand, les bras croisés, l'air non convaincu.

— J'y arrivais avant que tu n'ouvres la bouche, Angel. On nous charge de capturer ou d'éliminer Osama El-Agadir...

— L'Aspic? s'exclama Joshua Tremblay, en haussant les sourcils.

— Tu sais où il se planque, vieux? demanda à son tour Danny Dubois, en se faisant un chemin entre deux collègues. Pas question cette fois, qu'il s'en sorte, j'suis partant. J'vais lui faire la peau à ce fils de pute, une fois pour toutes. L'appel à la vengeance se propagea entre tous les membres de l'équipe. Ils avaient oublié leurs fatigues et courbatures, et voulaient en être de cette mission. Tout un chacun connaissait les ravages qu'avait causés ce terroriste saoudien parmi leurs confrères. Ils avaient

enfin la chance d'en finir avec lui pour de bon. Marconi adressa des consignes sur les préparatifs, armes, munitions et équipements.

— Et n'oubliez pas vos jumelles de vision nocturnes, vous en aurez besoin. Il fera nuit quand nous serons sur le terrain. Paquetage léger, prenez que le nécessaire, nous aurons à nous déplacer vite. Vous nous rejoindrez aux hélicos, vous avez dix minutes. Rajouta-t-il en agrippant son fusil automatique C7A2 que lui tendait Angel. Il fit signe à Dubois de le suivre, et celui-ci s'empressa de ramasser son matériel. Les deux amis allèrent en direction des pistes de décollages. Ils savaient pertinemment bien que leurs camarades apporteraient suffisamment de munitions pour l'unité entière.

— J'espère que nous l'aurons cette fois. Les infos sont formelles à propos de lui? Ce ne serait pas la première fois qu'on nous expédie sur le terrain pour rien. Articula Dubois, marchant au côté de son compagnon. Tous deux s'étaient connus pendant leur entraînement au Québec, et étaient devenus rapidement inséparables. Marconi avait terminé avec succès sa formation de la police, mais préféra s'engager dans les forces canadiennes, et éradiquer la menace terroriste des talibans. Rien ne l'en empêchait, puisqu'il était célibataire et sans attache. Après avoir accompli son devoir en tant que militaire, il comptait bien continuer ce qu'il avait commencé et rallier les rangs de la Sûreté Provinciale. Danny Dubois quant à lui, n'était au pays qu'une petite frappe sans envergure, faisant les quatre cents coups. Il s'était fait arrêter conduisant une voiture volée, et le juge préféra l'obliger à servir sous le drapeau un temps déterminé plutôt que de l'incarcérer en prison. Celui-ci craignait que sa criminalité augmente à sa sortie au lieu de l'atténuer. En son for intérieur, le magistrat voyait en lui une bonne chance de le réhabiliter socialement, et que les forces armées étaient la meilleure solution.

— L'état-major le croit suffisamment pour nous envoyer en excursion. Je ne fais qu'obéir aux ordres, mon vieux. Se contenta de dire Ricardo, en lui jetant un regard narquois. Au tournant d'un coin, ils se heurtèrent à trois combattants afghans qui se déplaçaient en sens inverse. Rico perdit l'équilibre ainsi que deux des inconnus, mais se ressaisit avant de s'étaler par terre. Dubois réagit rapidement, cependant de façon inappropriée envers le troisième individu. Il l'agrippa par le revers de son vêtement et le roua de plusieurs coups au visage, en l'invectivant d'insultes. Marconi fut plus prompt à interagir en bousculant durement son compagnon, le forçant à lâcher prise.

— Qu'est-ce qui t'arrive, bordel de merde, t'es fou ou quoi? gronda l'italien, plaquant Dubois contre le mur d'une baraque. Il se détourna du fautif et aida les Afghans à relever le malheureux complètement sonné. Ils protestèrent dans leur langue, que Ricardo ne comprenait pas, mais il se doutait bien qu'il ne s'agissait pas de compliments. Il s'excusa pour les torts causés par Danny, et voulut offrir un montant d'argent en dédommagement, que refusa systématiquement l'un des trois hommes d'un geste brusque de la main.

— Tu allais leur donner du cash en plus...

— Ferme ta câlisse de gueule, trancha Marconi, en empoignant de nouveau son confrère. Ce sont des amis, des alliés, bordel. On a besoin d'eux dans les montagnes, crétin. Mais qu'est-ce qui se passe dans ta tête, nom de dieu.

— Des alliés?... Pour moi, ils sont tous des terroristes potentiels, je n'ai aucune confiance en ces foutus musulmans. Cracha à son tour Danny en regardant s'éloigner le trio en grimaçant de colère.

— Bon sens, Dan, va falloir que tu l'acceptes et que tu te contrôles. En débarquant ici, tu étais sergent comme moi, et à cause de ton attitude envers les autochtones, ils t'ont rétrogradé à

caporal. Qu'est-ce que tu cherches? À terminer ton mandat en taule?

— Bon okay, ça va, j'm'excuse vieux. C'est que je n'arrête pas de penser aux copains qui sont tombés ici, et chaque fois que je croise l'un de ces bouffeurs de moutons, ça me met en rogne. Déclara finalement l'ami de Rico, avec une pointe d'amertume dans la voix.

— On y pense tous Danny, t'es pas le seul. Il faut vivre avec, de notre mieux. Aller vient, sinon nous serons les derniers arrivés sur la piste, si j'te laisse pleurnicher plus longtemps, termina en rigolant l'italien. Il allongea une tape sur l'épaule de Dubois, et ils continuèrent leur chemin d'un pas un peu plus rapide. Ils aboutirent sur le tarmac, en même temps que l'équipe qui s'approchait des hélicos en marche. Le caporal-chef Carpo lança un havresac dans les mains de Danny, quand ils furent à porter.

— V'là vos chargeurs messieurs, vous en aurez sûrement besoin. Dit-il souriant, avant de grimper à bord de l'un des engins. Marconi, et Dubois, contournèrent le premier aéronef, saluant au passage le lieutenant Mayrand et les pilotes. Ils montèrent dans le second, où les attendaient Linda Arcand, le géant Marc Durand et Logan Lopez. Mayrand donna un ordre dans son micro et les hélicos quittèrent le sol de la base. Ils exécutèrent un grand arc de cercle pour ensuite prendre de la vitesse vers la ville de Kandahar. Le crépuscule était tombé et seulement quelques bribes du soleil paraissaient encore à l'horizon. Dans moins d'une demi-heure, il ferait nuit, rendant la mission plus périlleuse. Angel tendit les casques de combat à ses camarades tardifs, qui les posèrent sur leurs genoux. Marconi enfila un dispositif d'écoute sur sa tête afin de garder contact avec les pilotes et le lieutenant Mayrand. Par les ouvertures de chaque côté de l'engin, ils pouvaient voir défiler le décor au sol, le sable désertique changea subitement en d'innombrables rues et toits d'habitations.

— Où allons-nous exactement, sergent ? demanda la jeune femme, qui ajustait son casque orné de ses jumelles de vision de nuit. Tout, dans ses agissements, la faisait paraître plus masculine que féminine. Elle mastiquait sa gomme, comme le ferait un animal bovin.

— Dans un arrondissement au sud-ouest de Kandahar, tout près de Panjwaye. Répondit Rico relevant les coins de ses lèvres en voyant Angel mâchouiller sa grosse chique.

— Merde, Panjwaye, c'est de là que s'infiltrèrent tous ces foutus talibans et combattants Al-Qaeda. Il faudrait y retourner et y faire un bon ménage. Interjeta Lopez en tenant son fusil C7A2 entre ses jambes. Il s'était enrôlé dans le but de savoir ce que c'était que de faire la guerre, et selon ce qu'en pensait Ricardo, il aimait un peu trop cela.

— Moi et ma Carla, on va bien s'occuper d'eux. Soyez pas inquiet les copains, j'assure vos arrières avec elle. Rajouta le grand Durand en caressant sa mitrailleuse mi-lourde. L'italien leva la main pour taire ses équipiers, il recevait des instructions venant de Mayrand sur la stratégie à suivre dans les prochaines minutes. L'officier décida que l'unité descendrait sur les toits utilisant les aérocordages à trois pâtés de maisons de leur cible. De là, ils gagneraient la rue, pour ensuite progresser en deux pelotons et cerner le repère de la vipère pour le capturer ou le tuer. Dans son esprit, il n'y avait pas de doutes, Marconi savait très bien que tous les membres de sa formation voulaient El-Agadir plus mort que vif. Il ne pouvait le leur reprocher, car lui-même aimerait mettre une balle dans la tête de l'homme qui avait abattu tant de ses compagnons d'armes. Il fouilla sous son siège et en retira un harnachement en l'exhibant aux autres occupants de l'appareil.

— Nous allons descendre en rappel, hurla-t-il pour couvrir le son des rotors. Ses quatre camarades ne se firent pas prier, empoignant leur matériel, pour l'enfiler aussitôt. Les mitrailleurs

fixèrent les cordages enroulés, prêts à être jetés de la carlingue au moment opportun. Rico sentit l'hélicoptère ralentir doucement, se positionner au-dessus d'un toit, puis resta stationnaire. On poussa les gros filins, deux de chaque côté. Les soldats les passèrent dans les mousquetons et en moins de dix secondes, quatre d'entre eux filaient déjà le long de leur câble. Le dernier, Marconi s'attacha à son tour et se laissa tomber pour rejoindre ses hommes. Les hélicos avaient déposé les dix militaires sur une vaste couverture d'un immeuble d'habitation. Les cordages y furent également largués pour abandon, et les aéronefs reprirent une altitude sécuritaire. Lentement, les pilotes et leurs équipages tournoyaient au-dessus, apportant un soutien au commando au sol. Mayrand une carte en main regroupa la formation et tous plièrent un genou à terre. Quatre d'entre eux pointaient leurs armes surveillants les alentours afin d'éliminer une éventuelle menace.

— Écoutez bien, nous sommes ici et notre cible selon nos renseignements se trouve dans ce bâtiment. L'unité de Marconi prendra cette rue et moi je monterai l'avenue parallèle sur l'autre coin. Nous cernerons la zone et investirons les lieux une fois sur place. Vous supprimez tout ce qui présente un danger et nous mettons la main sur l'Aspic. Des questions?

— Ce bâtiment que nous attaquons, à quoi devons-nous nous attendre ?

— Un hangar désaffecté, deux étages, tout au plus, rien de bien compliqué, nous avons connus pires. Fut la réponse du lieutenant à l'intention de Dubois, ensuite il posa une main sur l'épaule de Ricardo. On y va, bonne chance, mon vieux.

L'italien sourit et tapota amicalement sur le casque de Mayrand, puis se tourna vers ses hommes en agitant un index dressé, signalant le moment de bouger. Ils trouvèrent l'issue et

ensemble déboulèrent d'un pas rapide l'escalier menant au rez-de-chaussée, les armes pointées prêtes à faire feu. Ils ne firent aucune rencontre infortuites tout au long de la descente. Arrivés à l'étage désiré, ils aboutirent dans un long corridor à peine éclairé qui traversait l'immeuble sur toute sa largeur. Ricardo leva un pouce à l'intention de son supérieur, ensuite se sépara comme prévu du premier peloton, accompagné de ses quatre acolytes. Aux aguets, surveillant chaque accès qu'il dépassait dans sa hâte, il arriva face à une porte. Il brandit un poing, qui avertissait l'équipe de stopper leur avance. Prudemment, il tourna la poignée, et risqua un œil à l'extérieur. Rien à signaler, pas même une ombre ne se manifestait dans cette rue à l'éclairage diffus. Il apparaissait que les gens respectaient le couvre-feu établi, interdisant toutes sorties à la tombée de la nuit. Mais Rico savait par expérience qu'un ou plusieurs tireurs pouvaient se tapir dans l'obscurité environnante.

— On peut y aller, murmura-t-il à ses subalternes, puis il franchit et tint le battant ouvert, un genou sur le sable, couvrant ses amis avec son fusil braqué. Épiant chaque toit, fenêtre et issue, les soldats avançaient sur le qui-vive, se camouflant derrière tous les objets croisés sur leur chemin. Tantôt un vieux camion, puis une voiture cabossée, ou des poubelles, poteaux ou rares lampadaires. Leur objectif devait encore être à environ cinq cents mètres, puis soudain un bruit se fit entendre à une centaine de pas sur le côté opposé de la rue. Cela venait de l'intérieur d'une bâtisse décrépite complètement plongée dans la nuit. Les soldats stoppèrent brusquement et s'adossèrent contre un commerce de tapis, fermé en cette heure de soirée. Curieux ou offusqué de l'agitation qui se déroulait au pied de son établissement, le négociant ouvrit sa porte en pestant sur les canadiens qui le menacèrent instinctivement de leurs armes. Derrière l'homme, une jeune femme s'étirait le cou pour

satisfaire sa curiosité, tout en gardant ses distances. Marconi empoigna le collet de Dubois et lui grommela :

— Moi et Machine Gun allons inspecter ce bâtiment, toi tu t'occupes de ce type et tu l'obliges à entrer chez lui.

— Entendu, accepta Danny. Il attendit que Ricardo et Durand s'éloignent pour se relever et repousser le tenancier entre les rangées de tapis empilés, dans la sécurité de son magasin. Sachant ne pas être compris, il usait aussi d'un langage raciste et insolent envers l'afghan, qui ripostait à ses agissements. Tout à coup, il entrevit la femme dans l'encadrement d'une porte. L'issue devait aboutir à l'arrière-boutique, pensa Dubois. Danny cessa d'importuner le pauvre homme et fit un sourire qui se voulait cordial à la commerçante. Mimique qui ne passa pas inaperçue pour l'afghan, le mari, sans aucun doute. Résultat, celui-ci redoubla de fureur, aboyant ses injures au soldat. Dubois l'ignore et retourna à l'entrée où l'attendaient Angel et Chico.

— Gardez les yeux ouverts, j'en ai pour deux minutes ici.

— Ah man, laisse-le chier, de toute façon Rico sera de retour d'un moment à l'autre. Rétorqua Lopez en grimaçant de gêne, devinant les intentions de Danny sur le pauvre afghan.

— Come on, Dan, laisse-le tranquille, ça ne vaut pas l'coup. Rajouta Linda en agrippant le devant de son chemisier pour l'attirer dehors. Dubois se dégagea d'une claque et repoussa sa coéquipière.

— J'veus ai dit de rester vigilant, j'reviens tout de suite, c'est un ordre. Cracha-t-il d'impatience en les dévisageant bêtement tour à tour. Il referma le battant, abandonnant ses acolytes aux dangers pouvant surgir à tout moment. Le maudissant, Angel et chico prirent position derrière une ferraille qui devait être à une époque une Toyota, attendant le retour de Ricardo et Durand.

— Qu'est-ce que vous faites?... Sortez immédiatement de chez moi. Protestait dans sa langue natale le marchand désignant un point derrière Danny qui avançait sur lui.

— Allez, avoue que tu es un sympathisant taliban, que tu les renseignes sur nous, espèce de sale métèque. Divaguait le soldat québécois se rapprochant toujours de l'afghan qui s'adossa au comptoir du commerce. Dubois en profita pour étirer la main contre la gorge du malheureux en serrant les doigts, puis dégaina un couteau. Un petit cri apeuré se fit entendre, et lorsque Danny releva les yeux, il vit la femme disparaître dans l'autre pièce du fond. Son prisonnier essayait de prononcer des mots, mais en était incapable sous la poigne de fer du canadien. Dubois approcha le visage cramoisi du négociant près du sien, en lui glissant sa lame noire sous la barbe couvrant son menton.

— C'est ta femme? Ta fille? Si tu ne veux pas parler, peut-être qu'elle le fera à ta place. Qu'est-ce que t'en penses, macaque? Laissa-t-il tomber sur un ton menaçant. Il repoussa violemment le négociant contre le comptoir, qui s'étala de tout son long. L'intrus contourna tranquillement le meuble dirigeant ses pas vers le fond de la boutique. Comprenant subitement les intentions du militaire, l'afghan bondit sur ses jambes et l'agrippa par le revers de son paquetage. Dubois pivota sur ses pieds et sa lame noircie s'enfonça sous la cage thoracique du pauvre bougre. Atteint au cœur, l'afghan, l'air ébahi, glissa doucement contre son assassin, mort avant même de s'affaler sur le plancher. Le tueur cracha sur la dépouille inerte, puis reporta son attention sur l'issue donnant sur l'arrière-boutique. Il franchit le seuil, rengainant son couteau dans son fourreau. La femme était là, fixant intensivement le meurtrier de ses prunelles noires emplies de peur et de haine. Ne voyant pas surgir son mari derrière l'inconnu, elle devina que quelque chose de terrible s'était produit. Ses yeux bougeaient en tout sens, comme si elle cherchait une porte de sortie de secours de ce fond de magasin.

— Calme-toi ma jolie, j'veux juste te poser des questions. Déglutit Danny en élevant ses mains à hauteur d'épaule pour tenter d'apaiser la peur de la jeune femme. Il continua de marcher prudemment vers elle en observant ses moindres gestes. Quand il fut presque à sa portée, comme une tigresse, l'afghane bondit de l'avant brandissant un couteau qu'elle dissimulait dans son dos. Le soldat para avec adresse l'attaque en empoignant le bras armé et de l'autre la frappa au visage. L'homme tordit rudement le poignet frêle et la lame tomba par terre, arrachant un cri de douleur de la malheureuse. Cela ne freina pas l'ardeur à laquelle elle se débattait, pour se libérer de son agresseur. Dubois ne perdit pas prise, et redoubla ses coups sous l'emprise de la colère.

— Ma tabarnak, j'vais te montrer qui est le « boss ». Gronda-t-il en la soulevant dans ses bras pour l'étendre violemment sur la table de travail. Un crochet du droit bien placé mit fin à l'agitation désespérée de l'afghane, qui sombra dans l'inconscience. Rapidement, il la tira à lui en écartelant ses cuisses avec la détermination de la violer. Au moment qu'il relevait le vêtement de sa victime, il reçut un brutal coup de botte dans le flanc. Il roula parmi les coupures de tapis jonchant le sol de l'arrière-boutique. Il voulut se remettre sur pied, mais se figea en apercevant Marconi qui le toisait durement.

— Mon estie d'pourri... Cette fois t'es allé trop loin, après cette mission j'te dénonce. Tu mériterais que je te foute une balle dans la tête. S'égosilla l'italien en braquant son canon sur son prétendu ami. Il grimaça de colère, puis replaça son fusil en bandouillère en voyant la femme reprendre ses esprits. Les yeux emplis de haine, Dubois suivit les mouvements de Rico portant secours à sa victime. Il attaqua au moment où l'italien tourna son attention sur la malheureuse. Il le plaqua solidement en l'agrippant à la taille de ses bras. Les deux hommes roulèrent sur

le sol sous les cris de l'afghane qui s'esquiva dans l'autre coin de la pièce.

— Mon crisse de sale, hurla Danny atteignant du poing le visage de son adversaire. Sa deuxième tentative rata, Ricardo bloqua et répliqua d'un atémi à la gorge. L'air coupé pour un court instant permit au sergent de se dépêtrer de sous son assaillant et se remettre sur pied. Il se plaça à temps en position défensive pour engager le second assaut de Dubois. Il éclipsa aisément le crochet de droit que lui lançait le caporal. Marconi exécuta une douloureuse clé de bras à son antagoniste avant de l'expédier par-dessus le comptoir. Danny atterrit sur une pile de tapis qui s'éparpilla sur le plancher sous la force de l'impact. Contournant rapidement le meuble, Ricardo ne lui laissa pas la chance de rétablir son équilibre. À peine Danny s'était-il remis sur ses jambes que Marconi lui envoya une percutante savate au thorax. Par la porte maintenue ouverte par Lopez, Dubois roula durement dans la rue, sous les traits ébahis de Linda. Il se releva toujours empreint à une vive colère, criant des injures envers Rico.

— J'veis te tuer, mon crisse d'enfant de chienne. Il venait tout juste de finir de prononcer des mots, qu'un sifflement fendit l'air suivi d'une détonation. Une gerbe de sang éclata du flanc gauche de Dubois, qui hoqueta en s'affalant sur le ventre. La balle lui pénétra dans le dos avant de ressortir par le côté. Les quatre autres soldats se cachèrent aussitôt derrière des abris de fortune. Marconi empoigna son fusil, et se colla contre le chambranle de l'entrée du commerce, les yeux cherchant l'invisible menace. Le coup de feu donna le signal à de multiples tirs venant des fenêtres aux étages et du rez-de-chaussée à l'angle d'un coin de rue devant. Les projectiles crépitaient partout autour des canadiens, qui par miracle ne furent pas touchés. Le premier, le géant Marc Durand eut le loisir de riposter, arrosant ses ennemis avec sa lourde mitrailleuse. Les balles creusèrent des impacts

profonds sur les murs adverses, forçant les attaquants à se réfugier. Cela permit également à ses trois acolytes de faire feu à leur tour, faisant des victimes dans les rangs des talibans. Puis un combattant musulman se risqua à l'air libre, un lance-roquette sur l'épaule. Marconi n'eut juste le temps de plonger auprès de Lopez tapi contre un véhicule, avant que la moitié du commerce ne s'envole en éclat. Malgré l'intense fusillade, Ricardo entendait les plaintes de Dubois qui l'appelait à son aide. Mais il ne pouvait rien tenter, sachant très bien qu'un tireur d'élite embusqué n'attendait que l'un d'eux daigne se montrer. Ce tireur en question ne devait être nul autre que l'homme qu'ils étaient venus cueillir ; Osama El-Agadir, l'Aspic. Il rageait de ne pouvoir aller porter secours à son ami, mais en même temps lui en voulait d'avoir fait échouer leur mission de capturer le terroriste saoudien.

— Rico... Aide-moi... Je... Je ne sens plus mes jambes. Se lamentait Dubois tendant une main vers ses camarades.

— Ta gueule, Danny, ne bouge pas sinon il va te tirer encore dessus, reste immobile. Cria l'interpellé en risquant un regard au blessé. Une balle percuta l'angle du véhicule tout près de l'endroit où se trouvait visage de Marconi. D'un toit lointain, une seconde roquette fut lancée, filant dans les airs pour pulvériser un des hélicoptères. L'engin tournoya dans sa descente et s'écrasa sur les couvertures voisines de la fusillade. Ricardo serra les dents devant cette perte, personne ne pouvait survivre à un tel crash. L'équipage en entier, cinq hommes avaient péri dans la destruction de l'aéronef. L'autre appareil repéra les parages des tirs et fonça sur sa cible à toute allure. Les mitrailleurs anéantirent tout ce qui bougeait ou représentait une menace sur ce toit. Au même moment, des explosions résonnèrent à quelques mètres de l'italien et ses compagnons. Ensuite, un son des

détonations de fusil automatique qu'il connaissait bien, lui redonna de l'assurance. Le lieutenant Mayrand avait contourné les rebelles talibans, les prenant par surprise.

— Cessez de tirer, il ne faut pas atteindre Ricky, Carp, Sly, Jo et Gil. Hurla-t-il à ses coéquipiers en passant ses doigts comme un couperet sous son menton. Obéissants aux moindres ordres, ils suspendirent leurs tirs, gardant un œil vigilant sur les événements qui survenaient de l'autre côté de la rue. Le combat dura encore quelques secondes, puis un silence s'ensuivit. La poussière des explosions retomba tranquillement en se dissipant. Une porte bascula, Mayrand apparut sur le seuil saluant Marconi et son unité, que tout allait bien de son côté. Il scruta l'avenue prudemment et fit l'erreur de quitter son abri pour rejoindre son subalterne, accompagné de Carpo, Tremblay et Marone.

— Non, restez à couvert, s'époumona Ricardo à son encontre, mais l'avertissement venait trop tard. Un sifflement vif, décalé d'une détonation fendit l'air et la tête du lieutenant explosa. Les trois soldats dans son dos figèrent en le voyant s'affaler, donnant au tireur embusqué l'occasion de se resservir de son arme mortelle. Carpo fut atteint au thorax, en plein cœur, et tomba à la renverse, tandis que ses deux camarades couraient se mettre à l'abri. Seul Sylvio Marone se retrouva en sécurité à l'intérieur du bâtiment qu'il venait de quitter. Joshua Tremblay s'écroula de tout son long dans un nuage de poussière, la moitié de son crâne envolé.

— Angel, tes fumigènes tout de suite, ordonna Rico en décrochant une de ses propres grenades. Ensemble ils en dégoupillèrent une et les lancèrent au-delà des corps étendus dans la rue. À peine s'étaient-ils montrés pour jeter leurs bombes, Marconi vit un bref éclat au bout de l'avenue. Il y eut un sifflement et Linda fut projetée sur le dos, atteinte à l'épaule. Avant même de toucher le sol, les cylindres dégagèrent un nuage blanchâtre dense se répandant dans tout le périmètre. Ricardo et

Lopez se précipitèrent sur la femme afin d'examiner la gravité de sa blessure.

— Ça va les gars, j'suis juste un peu secouée, j'veis bien. Dit-elle en voulant se relever, mais, ses compagnons l'obligèrent à rester immobile et de les laisser vérifier sa plaie qui saignait abondamment.

— Ouin ben ma belle Angel, tu vas ramener un joli souvenir à la maison. T'as un gros trou dans l'épaule. J'crois que tu viens de mériter ton billet de retour. Annonça l'hispanique déchirant le vêtement de Linda Arcand, il inséra des gazes de chaque côté de la blessure et commença à bander sa poitrine. Marconi lui injecta de la morphine et d'un signe de tête rassura le géant Marc Durand surveillant les alentours et l'état de santé de la soldate. Camouflé par la fumée, Gilbert et Marone surgirent en tirant chacun un de leurs camarades abattus, Carpo et Tremblay.

— Laissez-les, et allez chercher le lieutenant et Dubois. Commanda Rico à l'adresse des sauveteurs, qui obéirent sans hésiter en s'enfonçant dans l'épais brouillard. Il leva les yeux vers l'hélicoptère survolant le toit voisin au moment où l'un des mitrailleurs vacilla sur sa position et tomba dans le vide. Des sangles le retinrent empêchant le malheureux de s'écraser sur le bâtiment dix mètres plus bas.

— Dégagez de là les gars, sinon vous êtes morts. S'écria le sergent Rico pinçant son laryngophone pour le pilote. L'engin tangua d'un côté et d'un vrombissement de pales s'éloigna à une distance sécuritaire. Gil et Sly revinrent se mettre à l'abri avec le corps de Mayrand, et Danny blessé grièvement au dos. Ils furent installés auprès des dépouilles et de Linda, puis s'approchèrent de Ricardo qui les appelait.

— Je sais où se terre le tireur et j'veis m'occuper de lui. Vous, vous montez sur ce toit et grimpez dans l'hélico. J'vous rejoins aussitôt que j'peux. Dites au pilote de garder ses distances et de rester à l'écoute. Allez, exécution. Comme un seul homme le

groupe s'attela à la tâche, Gilbert entra dans le commerce, et confectionna un brancard de fortune à l'aide de longs morceaux de bois, et un tapis, pour Dubois. Marconi alla au chevet de son ami, avant de partir à la chasse au sniper. Son teint était pâle, car il avait perdu beaucoup de sang, mais cela ne l'empêcha pas de vociférer contre le sergent.

— Je ne sens plus mes jambes Rico, et tout ça, c'est ta faute, fils de pute. Cracha-t-il entre ses dents, belliqueux. L'italien se contenta de serrer la mâchoire en gardant le silence, que pouvait-il répondre à ces accusations. La mission était un échec à cause de son comportement raciste envers les afghans et c'était lui que blâmait Dubois. L'italien préféra détourner le regard vers le brouillard qui se dissipait doucement.

— Marone, lance une nouvelle fumigène et grouillez-vous de débarrasser la place, dit-il. Tout près le géant chargea le corps de Mayrand sur une épaule et aida Linda à se mettre sur pied. Elle se dégagea de la poigne de Durand et lui assura pouvoir marcher sans problème. Persuadé par ses dires, il se tourna alors vers Chico et lui ordonna de glisser la dépouille de Carpo sur son autre épaule. Sylvio s'encombra de Tremblay, tandis que Lopez et Gilbert transporteront Dubois sur la civière. Marconi infiltra le commerce de tapis en courant, il se rappelait avoir aperçu un escalier grimant à l'étage dans l'arrière-boutique. Il trouva aisément les degrés et les escalada quatre à quatre débouchant sur une trappe qui donnait accès au toit. Il poussa lentement le panneau de bois, et inspecta rapidement les environs. Satisfait de ne voir personne, il se risqua à l'extérieur en se plaquant sur le ventre. Il rampa jusqu'au bord de la couverture en espérant que le tireur trahira une nouvelle fois sa position. Rien ne se passa. Mais il savait que le sniper était toujours aux aguets, là-bas au fond de la rue au deuxième étage ou sur la toiture. Il surveillait les moindres erreurs que commettraient ses ennemis. Aux premiers faux pas, sa victime tomberait sous son tir mortel.

Ricardo étudia la méthode la plus prudente de se rapprocher de sa cible pour l'éliminer. Il remarqua non loin des draps suspendus à des cordes à linge précaire, aménagée sûrement à la disposition de la communauté, car cela s'étendait sur plusieurs mètres en longueur. Il apercevait à l'autre extrémité un pigeonnier contre lequel il pouvait facilement se dissimuler et avoir une meilleure vue sur son ennemi. Il jeta un œil derrière lui, et fut témoin de l'embarquement de son unité à bord de l'hélicoptère, quatre pâtés d'immeubles plus au Nord. Il espéra que le tireur ne discernait pas ce qui se déroulait près de l'aéronef, afin qu'il maintienne sa position. Sachant ses coéquipiers hors d'atteinte, Rico prit une longue inspiration et fonda le dos courbé camouflé par les étoffes accrochées aux filins. Il approchait de la fin de sa protection provisoire et devait franchir pas moins de huit mètres à découvert pour parvenir à la grande cage d'élevage. Plutôt que de s'arrêter, il augmenta sa course, restant penché, suivit une inclinaison qui menait au toit voisin et à deux mètres de distance, plongea dans un roulé-boulé à l'abri du pigeonnier. Son arrivée brusque provoqua une panique parmi les volatiles, qui volaient en roucoulant en tout sens. Il ferma les paupières en crispant sa mâchoire, se maudissant d'avoir créé tout ce raffut. Il était évident que le sniper n'avait rien manqué de cette agitation, et devait regarder dans sa direction.

Il se devait de bouger, donc il rampa de nouveau lentement et pendant un instant, hésita avant de risquer un œil au-delà du rebord de la toiture. Il abaissa ses jumelles de vision nocturne fixées à son casque et se hasarda près de la corniche. La chance devait être avec lui, car rien ne se passa, possiblement que le tireur avait ignoré le tumulte des oiseaux. Peut-être pensait-il que ce remue-ménage fut provoqué par l'attaque précédente. Peu

importe la raison, Marconi profitait d'une excellente vue sur les étages et le toit de l'immeuble suspect. Rien, tout était tranquille, en apparence, au deuxième quelques fenêtres étaient ouvertes avec des rideaux légèrement agités par le vent. Aucune lumière. Les résidents du quartier habitués aux engagements fréquents restaient bien enfermés dans leurs logis, sans se montrer le bout du nez. Personne ne voulait devenir la victime d'une balle perdue. Sur le bâtiment voisin, il n'y avait rien à signaler, tout était sombre autour d'un réservoir d'eau dont l'ombre couvrait une bonne partie de la surface. Rien non plus près des multiples antennes paraboliques qui parsemaient la toiture comme d'énormes champignons. Il était arrivé trop tard, El-Agadir s'était de nouveau évanoui dans la pénombre. Un ressenti de culpabilité envahit tout son être, il aurait dû se remuer plus rapidement et attaquer. Peut-être que ses compagnons seraient toujours en vie, s'il s'était comporté autrement. Mais il se secoua, et chassa de son esprit toutes ces idées noires qui l'accaparaient. Il ne pouvait deviner que Dubois agirait de la façon qu'il l'avait fait, faisant échouer la mission, donnant l'alerte aux talibans. Danny était le seul et véritable responsable de tout ce gâchis.

Le sergent allait relever ses jumelles et se remettre sur pied, quand un mouvement sur la toiture attira son attention. Il se cabra et un léger frisson lui remonta la colonne vertébrale, serrant entre ses doigts son fusil automatique. Il était là, l'Aspic lui-même qui se montrait lentement caché dans l'ombre d'un disque d'antenne. Marconi tourna la tête afin de discerner ce que le tireur examinait au loin. L'hélicoptère toujours en vol stationnaire, mais hors de portée de son fusil, voilà ce qu'il épiait avec tant d'intérêt. N'ayant plus d'ennemis à abattre, il n'avait plus aucune raison de s'éterniser dans les parages. Ricardo épaula doucement son arme, plaçant sa cible au centre de son viseur optique, l'index sur la détente. Soudain, quelque chose

perturba El-Agadir, car il tourna les yeux vers la position de l'italien. Il éleva prestement sa carabine dans l'intention évidente de tirer, mais Rico ne lui en laissa pas le loisir. Il pressa la gâchette à plusieurs reprises, bien décidé d'en finir avec ce dangereux terroriste. Le saoudien tomba à la renverse, disparaissant dans l'ombre d'où il était sorti en lâchant un geignement. Marconi cessa son tir, gardant son canon pointé. Il attendit un moment sans broncher, tendant l'oreille au moindre bruit, mais rien. Tout semblait redevenu calme, il n'y avait plus aucun mouvement sur l'autre façade. Cette fois, chargé d'une soudaine adrénaline, Rico se mit debout et courru à la première trappe accédant au toit. Il dégringola l'escalier, risquant de se rompre le cou, puis quitta l'immeuble pour s'introduire dans celui d'en face du côté opposé de la rue. Avait-il enfin réussi à éliminer le terroriste le plus recherché par les forces internationales? Il grimpa à toute vitesse les marches et trouva aisément l'ouverture menant sur la couverture. Il n'eut aucune peine à dénicher l'endroit où s'était écroulé l'Aspic. Il s'y aventura précautionneusement, arme pointée, prête à tirer, mais ne découvrit qu'un espace vide. Personne, pas même l'ombre d'un corps. El — Agadir s'était une nouvelle fois échappé. Tout ce que détecta Ricardo était un peu de sang, un doigt, et la marque traditionnelle de l'Aspic après chacun de ses assassinats. Sur le gravât, le tueur avait laissé bien en évidence, six douilles et six cartes représentant un serpent lové sur lui-même avec une inscription arabe disant ; pour Allah.

1

De nos jours.

Logan Lopez poussait son conteneur vert à déchets sur le coin de son stationnement. En marchant vers sa grande demeure de